



La Grand' Place de Termonde.

Ce fut un spectacle impressionnant. Les rues débouchant sur la place de la Station étaient barrées par un cordon de police, de sorte que le public devait rester à une grande distance; même les soldats allemands ne pouvaient s'arrêter sur les lieux des travaux. Une sentinelle était postée devant la tombe des 16 soldats allemands, qui avaient également trouvé une sépulture derrière la statue. Une trentaine de modestes cercueils de bois, peints en jaune, se trouvaient aux abords de la fosse, afin que chaque cadavre, après avoir été examiné, pût être enlevé aussitôt et enfermé.

Heureusement il y avait un vent assez fort; car l'air qui se dégageait de la fosse était presque insupportable. Les objets trouvés sur les cadavres furent placés dans un sac de toile grise, avec un numéro et le même numéro était inscrit également sur chacun des cercueils respectifs. Vingt corps furent soumis à cette opération, tous provenant de la même fosse d'une contenance de moins de quatre mètres cubes.

Il paraissait évident qu'au moment des massacres les cadavres avaient été entassés pêle mêle de la manière la plus affreuse, quelques-uns pliés en deux, d'autres la tête en bas. Il fallait agir avec une très grande circonspection, car le plus souvent on ne pouvait distinguer de suite à quel corps appartenait la tête, les bras ou les jambes. Le contenu tragique de cette fosse hideuse remplissait tous les assistants d'une douloureuse consternation.

Je remarquai que le colonel allemand Lubbert prit à part le bourgmestre et j'entendis le colonel lui dire d'une voix émue, les yeux fixés sur la fosse :

« Il est incompréhensible de voir un tel résultat quand on sait que notre peuple a été élevé avec tant de soin, une si bonne instruction et tant de culture ! »

Cette déclaration sincère me remplit d'autant de tristesse que ce jugement de son adjudant :

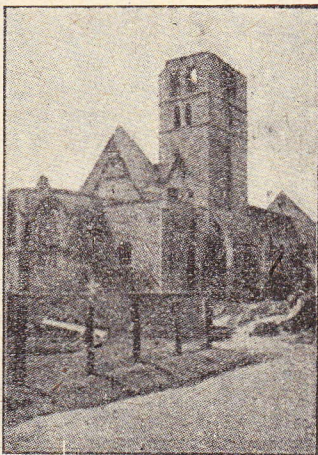
« Je suis heureux de n'avoir pas participé à ces événements. »

Le professeur Maldague que se trouvait à Louvain pendant les massacres, le matin du 26 août et qui, le visage tourné vers la gare, était placé parmi le groupe des prisonniers, dont on venait successivement enlever de nouvelles victimes pour les fusiller, ne put non plus dissimuler sa profonde émotion. En ce jour fatal, il lui était défendu, sous peine de mort, de regarder en arrière pour voir les atrocités qui se commettaient; mais une femme, qui se tenait à côté de lui, et qui se retourna dans un sentiment d'angoisse irrésistible, vit que les victimes désespérées et sans défense devaient se coucher à plat ventre et que dans cette position on les achevait d'un coup de feu dans la tête, le dos ou le cou.

En effet, la majeure partie des cadavres portaient des blessures occasionnées par des balles tirées à une très minime distance, et je puis affirmer personnellement qu'un grand nombre de victimes avaient eu le crâne fracassé, comme s'il avait été enfoncé à coups de crosse de fusil. Toutefois les médecins déclarèrent que presque toujours c'était l'effet des balles tirées de très près. Quelques-unes des victimes présentaient en outre des traces de sauvagerie barbare, car il n'était pas rare de relever sur un corps de nombreuses blessures faites par des baïonnettes ou des balles, et même on constata que l'une des victimes avait en outre un bras et une jambe cassés. Deux corps ne présentaient pas la moindre blessure, de sorte qu'une autopsie postérieure devra établir si la mort a été causée oui ou non par l'asphyxie.

C'était navrant de voir la douleur atroce de certains proches parents, dont le mari, le père ou le fils avaient disparu dans la tourmente et qu'on avait jusque là recherchés en vain. Il y en eut parmi eux qui durant des mois conservèrent l'espoir que les disparus avaient pu s'enfuir et étaient réfugiés à l'étranger ou qu'ils étaient prisonniers dans un camp allemand.

Une terrible déception attendait dès l'abord la veuve Ertwijck, qui vit retirer successivement du puits funé-



L'église d'Eppegheem détruite par les Boches.

bre son mari, âgé de 60 ans et puis son fils de 27 ans; les cadavres furent immédiatement reconnus grâce à ces objets trouvés sur eux.

Après un soldat belge blessé, portant un pansement à la jambe, et qui jusqu'ici n'a pas encore été reconnu, on trouva le corps d'un adolescent paraissant âgé de 15 ans environ.

On put établir immédiatement l'identité des personnes suivantes : Charles Munkeler, né à Adelsheim, le 30 juillet 1885, époux de Amélie Marant; Lagard Biquiet; le major pensionné Eichhorn, âgé de 60 ans environ, Belge, et inventeur des cartouches Eichhorn (pour le tir à courte distance); A. Van de Gaer; O. Candries; Madame A. Bruyninckx, née Aug. Mariën; Madame Perilleux, une dame dans la soixantaine, et enfin Henri Decorte, de Kessel-Loo.

Qui décrira les émotions qui s'emparèrent, par moments, de l'assistance? Les yeux de la plupart d'entre nous se mouillèrent lorsque, de la poche boueuse du veston d'un homme encore jeune, on retira une montre qui, après avoir été essuyée par le Père Claes, laissa apparaître, entre le verre et le cadran, du sang rouge, probablement conservé à l'état liquide par l'adjonction d'un peu d'eau. Et pourquoi tremblaient-elles les mains du greffier, chargé d'inscrire les objets trouvés sur les cadavres, lorsqu'on lui indiqua « une paire de petites chaussures d'enfants »?

Lorsque la fosse fut vidée, on avait remonté exactement 20 cadavres. On était au jeudi soir, à 5 heures, et on décida de continuer les recherches le vendredi 15 janvier. On pouvait conclure d'après les affaissements que le sol avait été creusé à ces endroits, et en enlevant à nouveau la terre, on découvrit encore trois autres fosses, contenant ensemble encore 7 cadavres, enterrés à une profondeur de 30 centimètres à peine.

Ce vendredi matin nous préparait à nouveau la plus grande émotion et la déception la plus profonde. Dans une petite fosse se trouvaient deux cadavres; le premier était celui de l'ouvrier Henri Decorte, de Kessel-Loo; et au-dessous, complètement recroquevillés, les misérables restes du curé de Herent, le T. R. M. Van Bladel. Sous l'impression d'une sombre stupeur, le grand corps fut remonté de la fosse à l'aide de cordes. Aucune parole ne fut prononcée; seul le Père Claes dit au milieu d'un silence solennel: « Le curé de Herent ».

Comme un affreux sanglot ces mots firent tressaillir tous nos membres, et dans un profond soupir une prière s'éleva des cœurs des catholiques présents, vers le ciel, où le vénérable martyr de 71 ans aura certainement reçu sa digne récompense.

Ces sombres scènes des exhumations de Louvain, où je fus le seul journaliste présent, ne sortiront pas facilement de ma mémoire.

J'ai assisté à bien des horreurs au cours de la guerre en Belgique, mais rien ne m'a ému ainsi jusqu'à la moelle des os que l'exhumation des cadavres des pitoyables victimes des événements de Louvain. »

Bien que cette exhumation n'ait eu lieu que quelques semaines après les combats dont nous nous occupons plus haut, sa relation a sa place tout indiquée dans le cadre tragique de la malheureuse ville, telle qu'elle se présentait au mois de septembre 1914.

Près de l'hôpital Saint-Pierre, dans la rue de Bruxelles, le Père Claes déterra 19 cadavres, avec le concours de M. Spéder.

Le général von Manteuffel leur rendit hommage pour la façon dont ils avaient rempli leur pénible travail.

« Il eût été préférable que vous nous l'eussiez épargné, » répondit le capucin.

Le 2 septembre, quelques Allemands recommencèrent à piller et incendièrent trois maisons dans la rue Marie-Thérèse. Grâce à l'intervention énergique des notables, l'autorité mit fin à ces procédés.

Les communes voisines venaient également demander aide et conseil à M. Nerinx.

« Le 4 septembre, rapporte Hervé de Gruben dans son ouvrage déjà cité, se présenta à Saint-Thomas le docteur Georg Berghausen, officier d'artillerie et médecin militaire du 2^{me} bataillon d'infanterie de Neuss.

Il demanda de pouvoir emprunter l'auto dont M. Léon David avait fait don à l'ambulance le 13 août; il devait, dit-il aux docteurs Tiits et Noyons, visiter des blessés à Diest et à Aerschot. L'auto lui fut prêtée mais ne revint point. Interpellé le lendemain, il s'excusa en disant qu'un officier supérieur en grade avait trouvé l'auto à sa convenance et se l'était appropriée. La semaine suivante, il donna, en échange de la magnifique voiture de M. Léon David, une autre machine, tout usée et sans valeur.

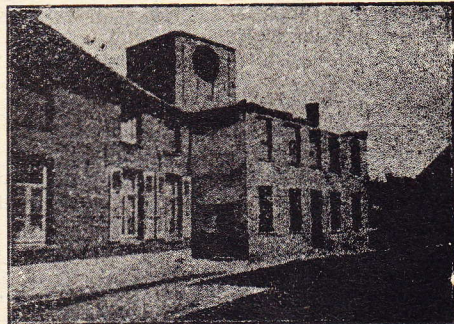
L'histoire fut racontée plus tard, en octobre, au médecin de la garnison, le docteur Ohren, de Düsseldorf. Après en avoir référé à la Kommandantur, le docteur Ohren conseilla à la direction de l'hôpital Saint-Thomas de présenter une réclamation. Aucune réponse écrite ne fut faite à la réclamation, mais le docteur Ohren voulut bien expliquer verbalement pourquoi il fallait renoncer à l'espoir d'un dédommagement.

Léon David, — lui assurait-on à la Kommandantur, — avait été exécuté le mardi soir 25 août, et on avait trouvé sur le mort un testament, daté de la veille, par lequel il léguait son auto à l'hôpital Saint-Thomas. Ce testament, poursuivait-on, était sans valeur; car, Léon David ayant été condamné à mort par l'autorité militaire, tous ses biens revenaient de droit à l'empire allemand...

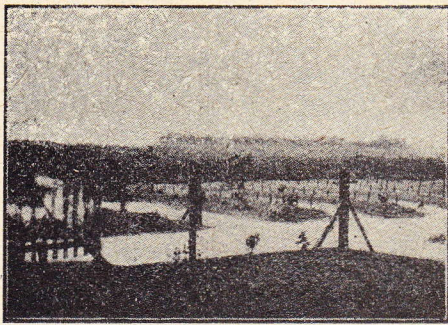
Le docteur Ohren nous a toujours fait l'effet d'un parfait honnête homme. Mais il n'est pas juriste et la théorie de la confiscation ne lui parut pas-extraordinaire. Je me contentai de la signaler à ceux qui écriront l'histoire juridique de l'occupation allemande en Belgique.

Le docteur Ohren ne se trouvait pas non plus à Louvain le 25 août et il était excusable d'ignorer les circonstances de la mort de M. Léon David.

La vérité est que Léon David a été assassiné purement et simplement, le mardi 25 août, vers dix heures du soir, en même temps que son père et son domestique. Il n'y eut ni instruction, ni jugement, ni condamnation. Le malheureux, arraché de son hôtel, fut fusillé sur le trottoir de la maison Desaegeer qui, ayant été incendiée, s'écroula dans la nuit. Le corps de Léon David ne fut



Ruines à Weerde.



Cimetière de soldats belges à Eppeghem.

dégagé d'en dessous les décombres qu'une douzaine de jours plus tard, Faut-il ajouter qu'on ne trouva sur lui aucun testament ? L'auto avait d'ailleurs été donnée en pleine propriété à l'hôpital Saint-Thomas depuis le 10 août.»

Ainsi, tandis que la première sortie d'Anvers avait laissé à Louvain des souvenirs que l'on n'était pas près d'oublier, le canon gronda de nouveau du 11 au 14 septembre dans le voisinage immédiat de la ville. La garnison d'Anvers venait, en effet, comme nous l'avons dit, de quitter pour la seconde fois l'enceinte fortifiée...

Les ambulanciers allemands ramenèrent bientôt un grand nombre de leurs blessés à l'hôpital Saint-Thomas.

Une réelle inquiétude régnait parmi les occupants.

Nous avons rapporté l'avance de nos troupes qui envahirent Aerschot et poussèrent plus loin encore ; on vit même d'audacieux cavaliers apparaître dans les faubourgs de Louvain.

La lutte fut très violente au nord, près de Werchter et de Rotselaer. Un artilleur cycliste, F. H. Grimauty, qui prit part à ces combats, raconte à ce sujet :

« Nous traversons quelques petits villages habités et vivants, puis nous sortons de l'enceinte fortifiée du côté de Tremeloo. Les quelques hameaux qui se trouvent sur le chemin de ce village ont reçu la visite des Allemands. Mais comme ils n'étaient point nombreux, et qu'ils nous flairaient à proximité, ils n'avaient pu allumer que quelques incendies, au hasard. Ils avaient rapidement tué quelques personnes.

Dans un château, où nous nous arrêtons penant une heure, les portes ont été enfoncées à coups de crosses. Des paysans nous disent qu'ils ont fusillé le père et le fils, et qu'ils les ont enterrés dans le jardin.

Et, en effet, nous découvrons là un rectangle de terre nouvellement remuée, avec de la cendre dessus. On voit les traces d'un piétinement. Et tout autour, dans le jardin, des boîtes de conserves aux marques belges, des bouteilles à bordeaux, à bourgogne et à champagne.

Les assassins-fossoyeurs ont festoyé sur le lieu de leur crime avec le produit de leurs vols. Ils se sont en riant, gavés et saoulés sur les cadavres aux sangs mêlés d'un père et de son fils.

A Tremeloo, ce n'est pas une maison brûlée et deux cadavres que nous trouvons. Les bandits s'y étaient sentis plus hors d'atteinte. Ils avaient eu le temps. Ils avaient porté le brandon partout, et seules deux ou trois vieilles maisons récalcitrantes semblaient avoir étouffé le feu dans leur sein de terre et de mortier. Et, seuls, quelques affolés sortaient d'on ne sait où, avec des yeux qui n'osent pas croire... C'étaient les sains et saufs, ceux qu'on avait cherchés et qu'on n'avait point trouvés.

Nous bivaquons sur place, dans la pluie. Il n'y a plus un toit où se blottir. Je suis agent de liaison chez le général, et, même à ce titre, je n'ai point d'abri. Le général lui-même dort à la belle étoile. A la belle étoile, c'est une façon à parler : ça veut dire dans la pluie, dans le vent, dans le froid.

Au matin, nous sommes contents de partir. Nous descendons vers Werchter, aussi et plus ruiné que Tremeloo, et nous passons le canal qui traverse ce village. Notre groupe d'artillerie prend position et se met en

batterie de ce côté-là. J'avance avec notre petit état-major de brigade, et la douzaine de cyclistes, agents de liaison, plantons permanents, qui l'escortent.

Je vois le colonel Servais, des carabiniers, qu'on vient de faire appeler, parler et discuter avec le général Lantonnais, puis se diriger vers un commandant des carabiniers dont les hommes sont en réserve, près de nous.

Pour le moment, il allait envoyer les carabiniers à la baïonnette contre les Allemands de la colline. Le soir commençait à tomber, et il était d'avis d'en finir par un bon coup. Il fait donc appeler le commandant Lemaire, et voici de quel air et sur quel ton il commanda ça :

— Commandant Lemaire, c'est à vous et à votre bataillon que je donne l'honneur d'aller prendre la position d'assaut — immédiatement.

C'est tout. Il a prononcé cette phrase d'une voix rapide, nette, vibrante, avec des petits coups de langue, comme s'il jouait de la trompette.

Le commandant Lemaire salua, puis il se retourna vers ses soldats, et commanda fièrement :

— Pour le troisième bataillon, baïonnette au canon, en rang par quatre !

Cinq minutes après, le bataillon défile devant nous, hérissé de lames luisantes. Les officiers qui restent serrent la main et font leurs adieux aux officiers qui partent. Les soldats nous jettent un petit signe de tête. En tête du bataillon flambe le drapeau neuf du régiment, celui de la forêt de Soignes. On va le montrer aux Allemands. On va leur mettre sous le nez ces trois couleurs-là en liberté. On va faire avancer ces trois couleurs-là vers eux.

Cependant, ça serre le cœur de voir partir nos petits camarades. Les assauts à la baïonnette sont les épisodes les plus meurtriers — les plus glorieux aussi — d'une guerre. Il faut avancer sans tirer vers les bauls. Tirer est une perte de temps et une défaillance. Il faut courir vers des fusils braqués. Plus on s'approche, plus le tir ennemi devient précis. Plus on s'approche, plus on est grand, comme cible. Il faut bondir vers les coups à bout portant. Il faut s'offrir au danger plus grand, à la mort plus proche. Il faut diminuer soi-même ses chances de vivre. Ça ne ressemble en rien aux autres moments des batailles. Là, on s'efface, on se cache, on se terre... on manœuvre avec habileté. Ici, on n'est pas habile, on est héroïque. On se montre, on se dresse et on avance.

Un petit groupe de soldats, motocyclistes et plantons, s'est formé autour de l'état-major. Ils ont l'air d'écouter ce que les officiers supérieurs disent ; leurs yeux s'animent, et ils font de grands gestes. Leurs figures sont illuminées ; leurs nez semblent se retrousser de joie. Je m'approche et pose :

— Qu'est-ce qu'il y a ?...

— Il y a, dit le général Lantonnais, qui se retourne vers moi et qui, dans sa joie, oublie les distances, il y a... qu'ils sont fichus !

Alors, quoi ! c'était vrai ? Nous tenions la victoire, et la bonne cette fois ! Nous les chassions à coups de triques sur les reins, à coups de pied dans le derrière...

— Si ça continue, dit le colonel Orts, de l'artillerie divisionnaire, nous dînerons demain au Métropole.

Le colonel Orts, que j'ai connu pendant mon service militaire, est un homme froid. Il ne blague pas. S'il affirme ça, c'est qu'il le croit. Et s'il le croit, c'est qu'il a des raisons sérieuses.

Mais tous ceux qui ont entendu cette promesse en ce soir de bataille, n'oublieront jamais l'espoir qu'elle leur mit au cœur... Ils évoquèrent l'entrée prestigieuse dans la ville reconquise, avec leur drapeau planté dessus ! Et les Bruxellois que j'ai rencontrés depuis m'ont dit qu'à Bruxelles aussi, à la même heure, et pendant les deux jours qui suivirent, on évoqua cette entrée, avec ce drapeau. La ligne de bataille des Allemands s'étendait de Louvain à Vilvorde ; elle passait à dix kilomètres de Bruxelles. On entendait hurler les canons allemands, et les nôtres, plus lointains, qui semblaient s'approcher. Les Bruxellois, comme les Parisiens pendant le siège de l'autre guerre, sortaient de chez eux



Nos soldats à Termonde.

pour aller écouter. Mais cette fois, les vœux étaient pour les assiégeants; plus les coups étaient forts, plus on jubilait, plus on espérait! Nous avons d'ailleurs tous pensé depuis que ce qui arriva était préférable. La reprise de Bruxelles par nous ne pouvait être qu'éphémère; la loi du nombre ne le voulait pas. C'eût été donner aux Allemands l'occasion et l'excuse d'un irréparable bombardement, et des plus sanglantes représailles.

Mais à ce moment, nous ne pensions pas à cela. Nous ignorions, ou plutôt nous nous moquions de la loi du nombre. Nous étions vainqueurs, et nous en avions l'âme. Nous sourions à la Fortune, comme à une amie dont on ne craint pas l'infidélité.

Cependant la pétarade qu'on entendait depuis un quart d'heure, et qui avait salué sans doute le départ de la charge à la baïonnette, la pétarade, qui fut, après une autre qui durera pendant deux jours et deux nuits sur l'Yser, la plus violente et la plus intermittente que j'ai entendue, la pétarade s'obstinait à ne vouloir point cesser, devant les baïonnettes, contre et malgré les baïonnettes; comme si vraiment ces lourdauds avaient l'intention et le pouvoir de rester là-haut sans pâlir, et de faucher, au fur et à mesure, les francs soldats bondisseurs de chez nous...

— Un cycliste? demanda le général Lanfonnois.

Ses yeux tombent sur moi. Les autres sont d'eux-mêmes en course. Je m'approche.

— Mais c'est un agent de liaison de l'artillerie, dit le commandant Bolle.

— M'en fiche! Cycliste, vous allez immédiatement essayer de rejoindre le commandant Lemaire, et lui demander s'il faut lui envoyer un bataillon de renfort.

— Bien, mon général!

Et hop, en bécane, fier de ma mission, et curieux de voir.

Quand j'arrive à proximité de la colline, je vois tout d'un coup une multitude déployée de petits carabiniers qui se précipitent en avant, avec des cris terribles!

Je ne sais point ce qui se passe en moi, à ce moment... Mais on m'a dit d'atteindre le commandant Lemaire, et je vois des carabiniers qui font seulement l'assaut. Je me figure qu'ils ont été repoussés, qu'ils reviennent à la charge, pour la deuxième, pour la troisième fois, peut-être... Il faut savoir à tout prix, et de suite, s'ils ont besoin du renfort offert...

J'abandonne ma bicyclette dans un talus. Et me voici courir, à deux cents mètres derrière eux, pour essayer

de rejoindre les carabiniers et leur chef. Pendant dix secondes, il y a tant de balles qui sifflent qu'on ne les entend plus. Puis toute la fusillade s'arrête d'un coup.

Je bondis, avec mes jarrets de chasseur aronnais, à travers les fossés et les branchages... Au haut de la colline, je rattrape mes hommes. Je sais à peine parler, tant j'ai couru.

On me désigne le commandant Lemaire. Je le vois encore, avec sa tête poivre et sel, plutôt sel, pleine de sueur, il a son képi à une main et son sabre à l'autre. Il ruisselle et il jubile. Je lui fais ma commission, et il éclate de rire...

— Contre qui, du renfort? fait-il... Nous les avons jetés dans le canal jusqu'au dernier... Ils ne nous ont même pas attendus, pour aller faire le plongeon!...

Et effectivement, comme un sergent de son bataillon me l'explique par la suite, les Allemands avaient tiré tant qu'ils avaient pu, et dès qu'ils les avaientvus venir.

Mais dès que le signal de l'assaut avait été donné, ils avaient vidé les cartouches qui se trouvaient dans leurs fusils, et quand les carabiniers eurent fait deux bonds, ils tournèrent le dos; quand les carabiniers arrivèrent au sommet de la petite colline, il n'y avait plus personne... les Allemands en fuite barbotaient dans le canal...

Ce fut la nuit qui arrêta la poursuite... Les ténébres, amis des Allemands, sauvèrent les Allemands pour ce jour-là.

Pour nous, nous poussons simplement jusqu'à Rotse-laer, reconquis. Il y reste deux ou trois maisons avec un toit, pour abriter nos blessés. Tout le reste est noir, avec des brèches. Chez l'Allemand, l'incendiaire est supérieur au soldat.

Mais ça nous frappe à peine: nous nous couchons sur de la paille, autour de grands feux de bois vert, au beau milieu du village...

Le lendemain, je suis remplacé à mon poste de délégué, et je rejoins ma batterie. Celle-ci s'est établie dans les champs bas qui s'étalent entre Werchter et Rotse-laer, au sud du canal. La plaine s'étend devant nous, sans obstacle, jusque dans les environs de Louvain. Sur ses deux côtés, il y a des bois. Au bout, nettement profilées, et qui d'ici paraissent blanches, les usines Remv, occupées par les Allemands. Les douze pièces de notre groupe se trouvent disposées sur une ligne droite de deux à trois cents mètres.

Vers huit heures du matin, nous ouvrons le feu.



Fils de fer barbelés, protégeant l'accès d'un fort.

Nous voyons très nettement nos obus éclater, apparemment à proximité des usines Remy.

L'artillerie allemande répond immédiatement à notre salut...

Nous étions en train de faire du café au seuil de la maison. La pluie des shrapnells nous en chasse, et bien nous en prend : deux minutes plus tard, un gros obus vient piquer la tête au beau milieu de notre marmite. Nous nous sommes réfugiés sur l'arrière de la maison... Décidément les Allemands en veulent à la cambuse ! Deux chevaux qui se trouvent à dix mètres de nous sont blessés à plusieurs endroits par trois ou quatre shrapnells consécutifs.

Comme je pense justement au danger de s'abriter derrière une maison, lorsque celle-ci est manifestement une cible aux obus lourds, un choc formidable nous secoue, un craquement nous déchire, et nous en sommes à peine revenus que nous voyons une brèche énorme dans le mur, à quelques mètres de nous. Et nous sommes à peine revenus de cette constatation, que nous voyons sortir, au trou où est passé l'obus, l'ordonnance du lieutenant-docteur. Il n'a pas l'air de quelqu'un qui sort violemment par la fenêtre, mais de quelqu'un qui sort par la porte, le plus naturellement du monde.

Et quant à moi, je suis à peine revenu de cet obus, de cette brèche et de cette sortie, que je vois l'homme en question me faire un clin d'œil, puis m'ouvrir un coin de son manteau sur une volaille bien rissolée, et me dire fièrement, avec un sourire :

— Elle était justement cuite à point...

Cependant, les obus allemands, qui au commencement battaient la plaine dans tous les sens, se sont concentrés autour des batteries. Nous sommes à trente mètres de celles-ci, et nous voyons à maintes reprises se dessiner les petits canons noirs dans la fumée des obus éclatés à quelques mètres trop court, ou disparaître complètement quand cette fumée et la terre enlevée jaillit entre eux et nous.

Cependant, après deux heures de roulements d'obus dans les airs, de formidables détonations, et de trous profonds par tous les champs, un des canons de la tuze est atteint. Il a le bouclier traversé de part en part, un tué et deux blessés derrière... Le tué est un Liégeois, joyeux garçon et brave copain... Je vois ceux que la guerre tue, et ceux qu'elle atteint... Dans cinq minutes, je n'y penserai plus, ou à peine... Ça entre dans la carcasse comme une nouvelle vengeance à prendre ! Toutes ces vengeances à prendre forment la Vengeance. Elle nous est déléguée par les morts sanglants, et, après eux, par les femmes en noir, et par les enfants qui ne comprennent pas...

Toute l'infanterie qui se trouvait devant nous, s'est repliée. Le tir de l'artillerie allemande se rapproche et converge uniquement vers nos pièces. Mais comme au début de la journée, nous répondons coup pour coup, salve pour salve ! Le ravitaillement en munitions se fait individuellement, sous les obus, avec un calme et un orare unique. Je vois Jeffroy, le maréchal de logis dégradé après l'affaire de Malines, porter tranquillement ses deux obus sous les bras, tout en grillant sa cigarette.

Une batterie, accourue se mettre en position à un kilomètre derrière nous, soutient notre tir. Ses projectiles passent au-dessus de nos têtes, et augmentent le vacarme infernal qui secoue l'air. Et ainsi, sans un fantassin, rien qu'avec nos petits canons intrépides, nous tenons depuis une heure et demie. Depuis une heure et demie, nous brisons l'attaque des masses formidables que les Allemands ont amenées pendant cette nuit...

Quand, tout à coup, quelques ordres brefs du major Didier :

— Pistolet au poing, contre de la cavalerie !

— Les avant-trains en avant... en bataille !

Et, tandis que les avant-trains s'amènent au galop pour atteler, là-bas, sur notre gauche, à quelques centaines de mètres, une avalanche de cavaliers vole vers nous. Nous les avons à peine reconnus, qu'ils ont fait la moitié de la distance... Dans trente secondes on se tuera, à deux mètres, à coups de brownings et à coups de sabres...

Ta-ta-ta-ta... La première ligne de cavalerie ennemie pique la tête, les lignes suivantes se culbutent dessus, puis le mouvement s'immobilise, comme s'il se cabrait tout entier... Et nous le voyons bientôt dévier en un grand arc de cercle qui retourne en arrière.

C'est une auto-mitrailleuse, arrivée à l'improviste par le chemin qui suit le canal, qui l'a fauché net, avec son niveau de balles.

Cependant, les avant-trains sont arrivés, et déjà on soulève les canons pour l'attelage, quand le major Didier, qui scrute froidement la plaine, s'écrie : « Nous sommes fichus... Remplacez les canons... Tir à volonté sur cette batterie que voilà... A mille mètres ! »

Et il désigne une batterie allemande, accourue en triple vitesse se poster là, droit devant nous. Peut-être a-t-elle cru à une retraite plus rapide de notre part, ou simplement, par coup d'audace, veut-elle nous empêcher de partir, et nous clouer sur place, avec ses obus...

Déjà un de ses canons s'allume, et son obus tombe à cinquante mètres de nous. Mais nos douze pièces, avec leurs derniers percutants, ripostent. C'est la lutte à mort pour nous...



Nos soldats à Eppenheim

A la deuxième salve, le tir est réglé; au bout de trente secondes, le dernier des canons allemands saute en l'air, comme les autres, avec notre dernier obus...

C'était une batterie de six pièces de quatre-vingt-dix, pas de tir rapide, elle n'avait pas eu le temps de tirer un second coup...

Si un seul de ses canons était resté en usage, la retraite immédiate que nous effectuions en ligne droite, sur un kilomètre de plaine découverte, eut été complètement impossible... Et cependant, à ce moment, l'infanterie allemande occupait les tranchées de nos soutiens d'artillerie, et criblait nos pièces de balles... Tous les derrières de nos caissons en étaient atteints... Elle ne put déboucher, grâce au feu d'une batterie d'arrière, dont les obus frôlaient nos têtes, pour aller éclater en shrapnells à deux cents mètres de nous.

J'ai mis forcément un certain temps pour raconter ces divers événements, et j'ai dû les superposer dans mon récit. Mais à notre vue, et dans le souvenir que nous en aurons, la charge de cavalerie à notre gauche, la batterie postée et détruite en face de nous, et l'apparition de l'infanterie allemande à deux cents mètres sur la droite, forment un seul tableau mouvant et violent, comme ils sont une même action, et une même culbute.

Notre recul s'opère alors dans le calme, et si ce n'était un gros obus isolé qui nous rattrape près du pont de Werchter et qui écrase deux carabiniers à trente pas de nous, nous serions sortis de la grande attrapade comme au temps plat qui suit les manœuvres quand le signal terminal est donné.

Des rapports ont, d'ailleurs établi, je crois, qu'à ce moment précis, alors que nous filions vers le Nord, les Allemands filaient vers le Sud. Nous battions en retraite, en même temps, sans doute parce que ni l'un ni l'autre ne croyait pouvoir tenir, suivant le mot fort répété depuis, « un quart d'heure de plus que l'adversaire... »

Et cela semble si vraisemblable qu'à Werchter même nous eûmes le temps de nous arrêter une heure, et que je pus assister à une scène qui, malgré le décor de la guerre — et aussi la façon de s'y prendre! — rappelait beaucoup plus les soirs de cantonnements après la fatigue et l'entrain libre des grandes manœuvres... Les soldats, déchargés de leurs sacs, assis au bord des trottoirs ou des accotements, avaient chacun une bouteille de Gueuse-lambic ou de Jack-op en main... et ils trinquaient comme à la fête, et buvaient au goulot...

Tous ces flacons provenaient des caves d'une brasserie en ruines, et une corvée obligeante de quelques soldats les extirpait des profondeurs de voûtes tutélaires, et faisait la distribution générale à tous ceux qui passaient... Nous sommes bien sûrs d'avoir eu à ce moment l'acquiescement facile et lointain au propriétaire. On buvait « la bière du pays », comme chantait Clesse, en défendant le pays de ces bières-là...

Après une marche qui ne dépasse pas une heure et l'autre côté de Werchter, nous arrivons au bivouac,

dans un grand champ bordé de quelques ruines du côté de la route. Cependant, au milieu de ces ruines, nos cuisiniers fureteurs ont déjà découvert six mètres carrés avec un petit toit dessus, et ils font déjà flamber un feu clair dans la cheminée qui par extraordinaire s'y trouve... Je m'y suis réfugié immédiatement avec eux, pour m'y réchauffer de la pluie fine qui nous transperce depuis des heures... Nous sommes harassés, comme si on nous avait donné des coups sur la nuque depuis le matin.

Tout à coup — nous sommes arrivés à un quart d'heure, et nous grelotons encore sur le feu clair où nos habits ruissellent — ordre de départ! Nous retournons à la bataille...

La 3e division, violemment aux prises et qui se replie sous une étroite dangereuse, a besoin d'artillerie, à une heure de là...

Nous partons sous la pluie qui gicle de plus en plus fort, à travers des chemins de terre qui s'enfoncent dans une forêt noire de mélèzes...

Et nous prenons position dans le soir tombant, et l'ombre lourde des sapins, où la flamme des canons rougit et s'exagère, et où leur bruit se prolonge, cassant puis sourd, dans l'étendue... D'autres coups, plus loin, bondissent des bois noirs, des nôtres ou des leurs, c'est à peine si on les distingue... Sinistre acharnement des outils de mort, jusque dans le secret des ombres et la paix des nuits...

Il est onze heures du soir, quand nous tirons les derniers coups. On attelle, dans la nuit et dans la pluie, pour regagner le bivouac préparé à la tombée du jour. Et c'est un cortège presque inénarrable de canons s'embarbant et cahotant par les chemins trempés, de chevaux glissant dans des embardées de deux mètres que l'obscurité empêche de prévoir..., et de malheureux cyclistes qui suivent la file, entre deux canons, guidés par leur roulement et leurs chocs, et patageant dans le sable flasque, la bécane sur le dos, la figure coupée par les branches, par les feuilles, par la pluie oblique et le vent qui rase... suant pour rester dans le chemin, et pour éviter l'écrasement qu'ils sentent dans le dos!

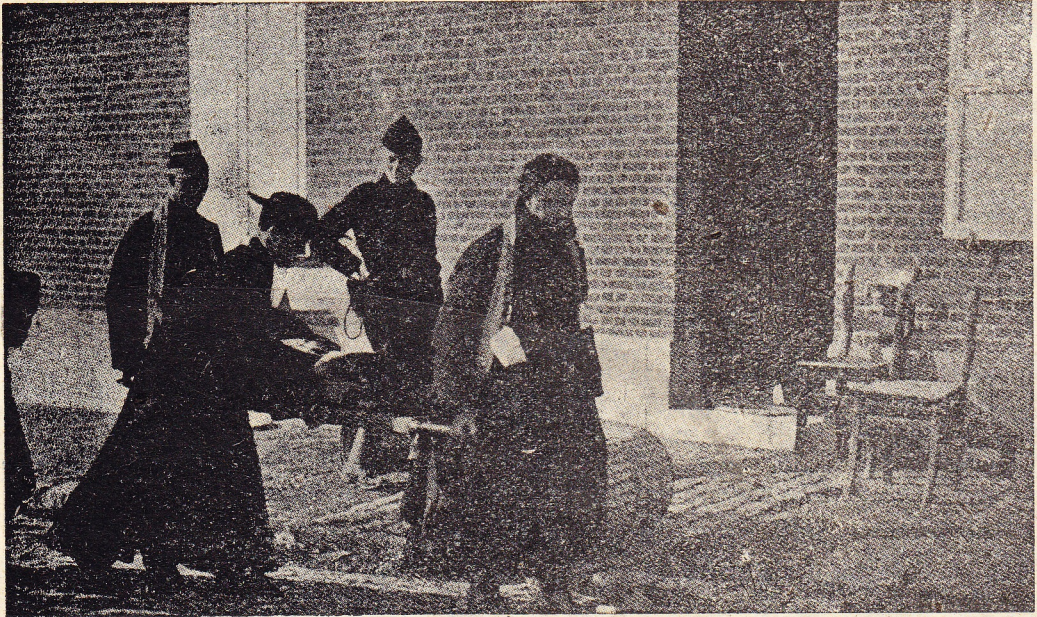
Quelle marche! Quelle nuit!

Quand nous arrivons à proximité du bivouac, il nous semble que nous approchons d'un lieu enchanté. Ce n'est cependant qu'un champ battu par l'averse, où on pourra enfin s'arrêter, où on pourra enfin se reposer!

Cependant à l'entrée du soir, les cuisiniers avaient découvert dix mètres carrés, avec un toit dessus, et une cheminée, où faire flamber le feu dégourdisant, le feu doux au corps humide...

Comme je n'ai à m'occuper que de ma bicyclette, j'ai vite fait de dénicher le petit lieu béni... J'entre: bonheur! il y a du feu... Devant le feu, quelqu'un, assis, qui se chauffe...

— Qu'est-ce que vous venez fichier ici? dit une voix de dogue.



Ambulanciers à Hofstade.

Je vois un gros officier des carabiniers couché sur de la paille, la veste déboutonnée.

— J'ai froid, et je viens me chauffer, lui dis-je d'une voix ferme.

Celui qui est assis tourne le visage vers moi, d'un air aimable.

— Fichez-moi le camp, au galop ! grogne l'autre.

Je fais un pas en arrière, et comme le toit a un rebord, et qu'il pleut à verse, je reste là, les dents serrées, à regarder fixement le feu.

— Allez-vous ficher le camp ? hurle-t-il à nouveau.

Puis, avec une lourde, avec une mauvaise ironie, en faisant un grand geste, comme pour éloigner une saleté :

— Vous ne voyez pas que vous empêchez l'air pur d'entrer !...

Je n'ai pas eu un instant l'intention d'atteindre ici la caste des officiers. Quels sont ceux d'entre eux d'ailleurs qui voudraient se solidariser avec celui-ci ? Mais je note son attitude, et je me souviens de sa figure. Et je me venge en pensant et en affirmant qu'un officier de cette sorte ne peut pas être un brave. Jusque sous la mitraille, les officiers les plus braves ont eu des gestes et des paroles de frères.

Cet officier butor m'a empêché de dormir, cette nuit-là. Une balle vaut parfois mieux qu'un affront.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous allons prendre position à l'endroit de la veille ; mais l'action, malgré le nombre extraordinaire des batteries concentrées en cet endroit, ne sera point violente. Et quand nous nous mettons en marche vers le nord, vers Lierre, nous n'avons pas l'impression d'y être contraints, et d'être battus.

Et nous ne sommes point battus, et au contraire, comme l'indiqueront les « ordres » de l'état-major général, le lendemain, nous avons accompli notre mission, une mission glorieuse, comme on pourra voir. Comme notre sortie de Malines avait coïncidé avec la bataille de Charleroi, l'action que nous avons engagée ici, — et que ceux de notre brigade appellent « bataille de Werchter » parce que c'est là surtout que nous, nous avons été engagés violemment, et que d'autres dénomment différemment pour le même motif, — l'action que nous avons livrée pendant ces derniers jours, et dont nous sortons, coïncide d'une façon précise aux derniers jours de la bataille de la Marne.

Et en faisant venir sur nous, comme on nous l'expliquera, les troupes de Liège, de Bruxelles, et les renforts qui passent par là ; en arrêtant, par indécision, une division allemande, qui avait dépassé Audenarde,

vers la France, qui revient sur ses pas, s'immobilise, et perd ainsi deux jours de marche ; en attirant sur nous des soldats nombreux qui auraient pu faire peser leur force par ailleurs, nous avons collaboré, pour notre légère part, à la merveilleuse victoire de la France, qui sauva le monde, à mon avis, comme Poitiers, en d'autres temps et proportions, sauva l'Europe.

Quand nous arrivons à Lierre, nous ouvrons des yeux ronds comme si nous n'avions jamais vu une agglomération pareille. Il y avait cependant à peine huit jours que nous avions vécu dans la petite ville, aussi animée, de Wilryck ; mais depuis lors, nous avions vu tant de champs desolés et tant de forêts, que nous étions devenus, sans nous en douter, les « hommes des bois » les plus complets et les mieux réussis dans leur genre. Nous pouvions à peine nous figurer qu'il y avait encore quelque part des maisons avec des toits, des fenêtres avec des carreaux, et des rideaux derrière, et, dans ces maisons et derrière ces fenêtres, des magasins achalandés, des pâtisseries, des charcuteries, des débits de boissons ; et parmi tout cela, des hommes qui n'avaient point d'uniformes, des femmes en toilette, et des enfants joueurs. Nous étions étonnés, en quittant les champs de mort, de trouver une ville en vie. Le phénomène qui caractérisa le mieux notre état d'esprit, c'est que l'argent retrouva sa valeur. Ça prouve toujours en effet qu'il y a agglomération et vie civilisée dans cet agglomérat.

Surtout l'apparition des journaux d'Anvers, vers les 4 heures de l'après-midi, nous fait bondir. Ils nous apportent les nouvelles de la France, et de la Marne, le grand événement, le seul événement. Je me souviens du jour où je lus le fameux ordre du jour du général Joffre : « A partir d'aujourd'hui, on ne recule plus... » J'ai enfourché ma bécane, et je suis couru jusqu'à notre batterie, lire ça... aux cuisiniers et à quelques-uns. Je leur dis, en arrivant :

— Bonne nouvelle.., les Allemands sont fichus...

J'anticipais un peu sur l'événement. Je leur dis :

— Les Français ne veulent plus reculer, alors les Prussiens vont faire la culbute.

Et chaque jour, pendant la bonne semaine que nous restons à Lierre, je leur apporte le communiqué du grand état-major français, avec tous les commentaires enflammés des journaux : « Les Allemands arrêtés ; Les Allemands en retraite ! Les Allemands en fuite ! La victoire française ! La déroute allemande ! la débâcle allemande ! le désastre allemand ! »

Au cours d'une visite qu'il fit à Werchter, l'écrivain connu sous le pseudonyme de G. Raal alla intervie-



Les Boches à Vilvorde.

ver le bourgmestre de la commune, M. Roost, le fabricant de la célèbre bière Jack-op. Il recueillit de sa bouche les renseignements qu'on va lire :

« Les Allemands sont venus dans notre village jadis si heureux. Il était sept heures du soir. Derrière la ligne pure des collines, là-bas à l'ouest, le soleil baignait dans un ciel d'or. Bientôt ce décor de paix et de beauté fut voilé par la fumée suffocante de l'incendie. Douze maisons furent transformées en brasiers, sept personnes chassées par les rues à coups de crosse. Trois semaines plus tard, six d'entre elles furent retrouvées, enfouies sous une mince couche de terre, en état de décomposition, attachées deux à deux avec du fil de fer.

Le septième, qu'on venait d'arracher de sa maison, demanda la permission de changer de pantalon, prétendant que sa toilette sommaire ne convenait pas pour sortir dans la rue. Et.., on lui accorda la faveur sollicitée. L'homme, d'un bond, rentra chez lui, et s'enfuit par le jardin. Il doit son salut à son pantalon déchiré.

Le facteur a dû se mettre à genoux, pres du pont, les mains en l'air. Là, dans cette attitude, on l'a abattu comme un chien.

Seize habitants ont été tués de balles dans la tête ou assommés à coups de crosse, ou percés par le fer des baïonnettes. Aucune torture n'était trop cruelle pour les Allemands. C'étaient des bourreaux et restaient dans leur rôle.

Une partie de la population fut pourchassée comme un vulgaire troupeau, le reste s'enfuit. Ils allaient, les bras levés, à travers leur riante contrée, la mort dans le cœur, la mort dans l'âme, et je comprends maintenant pourquoi là-bas sur les collines et dans les vallées, à gauche et à droite, nos soldats se faisaient broyer par la mitraille ennemie. La vengeance pour les gens de leur pays si affreusement torturés était marquée à l'horloge du

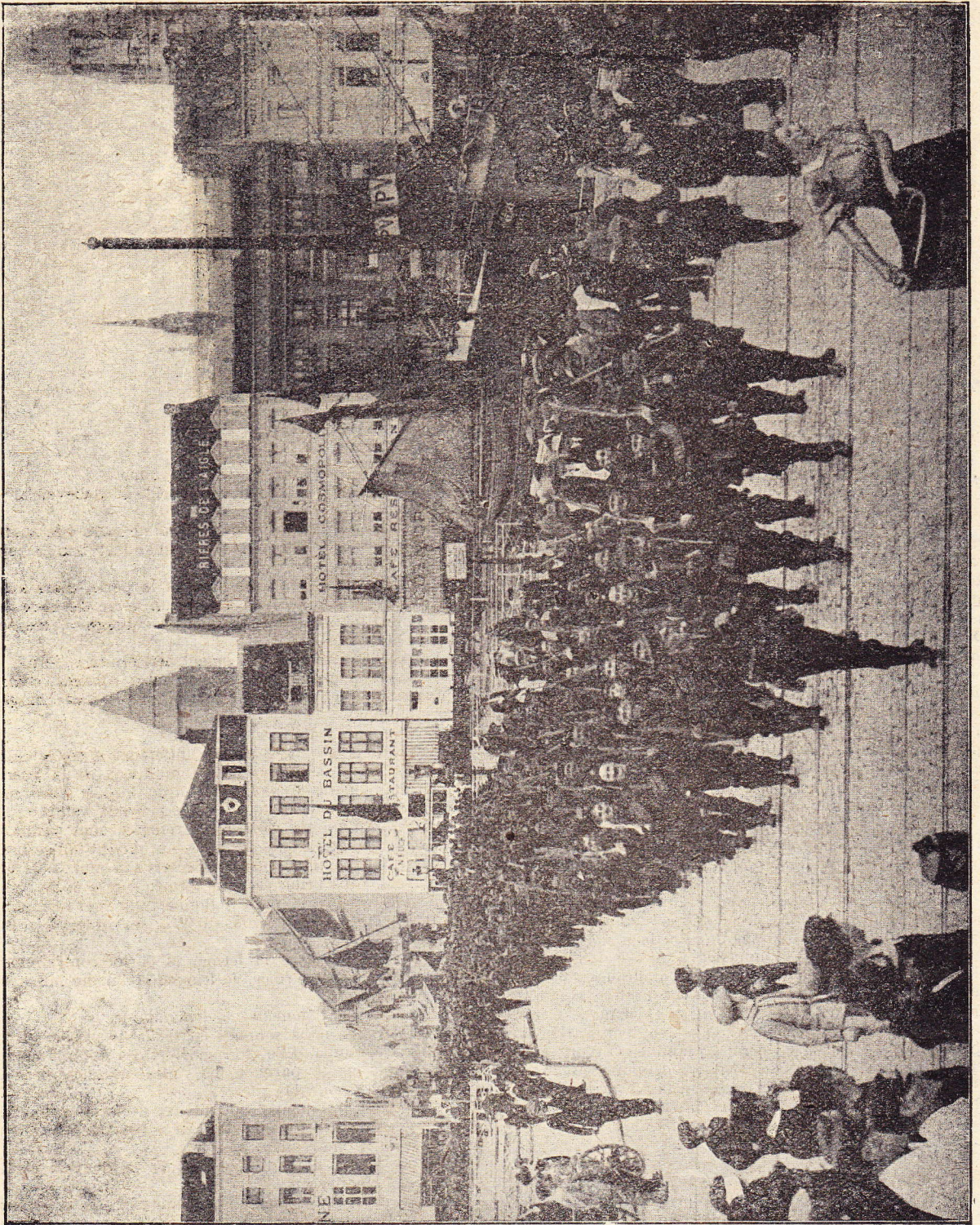
temps. La vengeance pour les meurtres infâmes et les cruautés sauvages devait s'accomplir jusqu'à ce qu'ils eussent succombé à la tâche et que la mort les eût touchés de sa main effroyable.

Le petit village subit l'horreur du pillage dans les règles de la perfection. Chez le bourgmestre ils ont tout volé aussi. Ils n'ont laissé qu'un seul matelas, et une bouteille de vin. Son coffre-fort git encore dans le jardin, les flancs ouverts. Plus de vingt fois on a essayé de mettre le feu à ses écuries bétonnées. Ce fut une torture et une misère comme on n'en a jamais connue dans l'histoire. Tout chez les Allemands n'était que bluff et hypocrisie. Leur commandant Dalmeyer, pour la forme, lut un ordre du jour à ses troupes, sur l'interdiction du pillage. Lorsqu'il fut à mi-chemin il dut se retourner, parce ses hommes fracturaient les portes sous ses yeux et chargeaient leur butin sur des charrettes.

De Werchter et Rotselaer le bruit du canon parvenait jusqu'à Louvain et de là aussi des blessés affluaient à l'hôpital Saint-Thomas, comme nous l'avons vu tantôt.

Les premiers arrivèrent le 11 septembre. C'étaient des Allemands, mais à l'ambulance on ne faisait pas de distinction entre les nationalités. Les infirmières et les infirmiers leur prodiguèrent les meilleurs soins et les médecins restèrent éveillés pendant une grande partie de la nuit. Il en fut de même le lendemain et la nuit suivante.

« Le dimanche soir, écrit Hervé de Gruben, un sous-officier allemand nous dit qu'il restait encore des blessés — des Belges — sur le champ de bataille, et que nous pouvions aller les chercher. La vieille auto fut mise en marche ; on trouva encore en ville une ou deux charrettes et on partit pour Wygmael. Les morts allemands étaient déjà enterrés ; les nôtres gisaient encore dans la boue. Ceux de nos blessés qui



Les Anglais arrivent à Ostende.

n'avaient pas succombé depuis quarante-huit heures aux privations et à l'hémorragie, étaient dans un état pitoyable; quelques-uns s'étaient trainés dans les fossés pour se mettre à l'abri des balles; d'autres avaient été transportés dans des étables. Il y en avait cinq étendus dans une porcherie sur le fumier; deux d'entre eux, le commandant Hutsebaut et un lieutenant, furent hissés dans l'auto. A l'arrivée à Saint-Thomas, le commandant Hutsebaut était mort. Le lendemain on retourna de bonne heure près des trois autres; ils avaient cessé de vivre. »

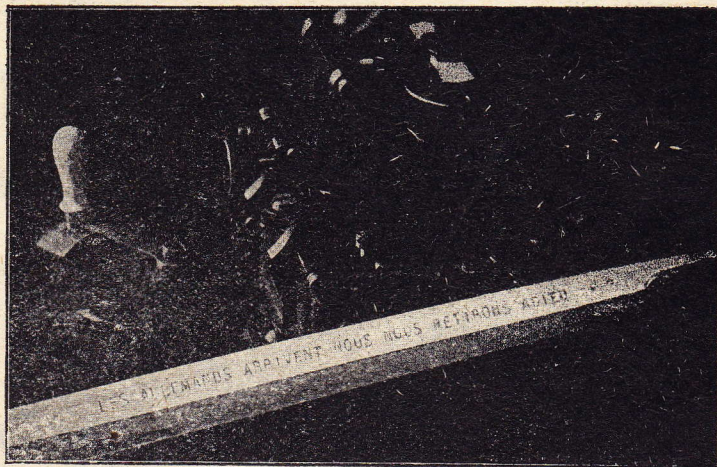
Louvain, dans la tristesse morne de ses ruines et de ses souvenirs, était partagée entre l'espoir et la crainte. On ne savait rien encore de la victoire de la Marne.

La population lisait avec un fier scepticisme les bulletins de victoire allemands et se consolait en répétant les bruits les plus étranges au sujet des mouvements des armées alliées.

Ces nouvelles étaient optimistes. Quelquefois on annonçait l'approche des libérateurs, mais le démenti ne tardait pas à arriver. Malgré tout, néanmoins, on était convaincu que l'événement devait se produire bientôt.

Et l'hôpital Saint-Thomas qui avait abrité 700 blessés belges, français et allemands et qui avait ensuite organisé la vie parmi les ruines, était le centre tout indiqué du courage et de la confiance de la population.

Du 11 au 14 septembre, toutes les salles étaient bondées.



La dernière dépêche expédiée de Bruxelles à Anvers.

L'ATTENTE SUR LE FRONT DE LA NÈTHE

Sur la route Anvers-Bruxelles!

Nous voici sur le « Vosberg ». A nos pieds s'étend la vallée de la Nèthe, et juste en face de nous le petit village de Waelhem. Là-bas, en face de l'église, le fort tonne. A l'arrière-plan se dresse au-dessus des forts la majestueuse et impressionnante tour de Saint-Rombaut, à côté des autres flèches. A gauche nous apercevons Duffel, à droite Rumpst et les cheminées des briqueteries.

Des autos dévalent en vitesse la côte, d'autres la remontent, mais elles aussi à une allure rapide. On transporte toutes sortes de choses, mais le chargement le plus triste, est celui des malheureux blessés. On les ramène des champs de bataille, de Malines aussi, et on les transporte au couvent situé en face de l'église de Contich, où l'on a arboré le drapeau rouge, et principalement à Anvers.

Quelquefois une rangée de soixante à septante autos grondent à la fois et le même fait se reproduit sur d'autres routes, qui comme autant de rayons d'un vaste cercle mènent au cœur du camp retranché. Je m'adresse à des soldats. L'un d'eux me montre son carnet de notes. Et j'y lis ce qu'il y a inscrit ce matin :

« Il est quatre heures du matin. J'ai bien dormi dans les tranchées. Le jour commence à poindre. Tout est plongé dans un silence profond. Mes camarades dorment encore. A côté de moi j'entends la respiration horriblement saccadée d'un homme, dont la poitrine est malade... Je n'ai pu le supporter plus longtemps. Pauvre homme... il est marié et père de famille. O, cette poitrine... J'entends encore sa respiration oppressée ici, à 40 mètres au moins de lui. Mais le brave ne veut pas aller à l'hôpital. Il veut rester auprès de ses camarades, déclare-t-il. Nous nous appelons camarades, à la compagnie... »

Et plus loin :

« Le malade est à l'infirmerie de B., où je lui ai rendu visite. Il y est étendu sur un lit propre, dans la spacieuse salle de l'école bien aérée et bien éclairée. Les sœurs sont des personnes si aimables et simples... jusqu'à la naïveté. Elles me firent un accueil cordial et déclarèrent que c'était beau de ma part de venir visiter mon ami.

— Entrez, dirent-elles; il est là, dans le coin de la salle.

Et, en effet, là-bas mon camarade sort la tête des oreillers, curieux comme tous les malades, qui finissent par s'ennuyer d'être couchés à l'infirmerie. Le temps ici est si long, si long, dit-il, après m'avoir serré la main avec joie. Et tout est si tranquille, sans nouvelles du dehors, de la guerre, de nos camarades. Mais ici la nourriture est bonne et on a un bon lit. »

Nous avons causé pendant une demi-heure de la vie au cantonnement, des choses de la guerre, du fermier chez lequel nous sommes logés. Enfin je me retirai.

« Au revoir, dans une huitaine de jours je serai de

nouveau près de vous », dit mon ami.

Mais tandis qu'il parlait, sa poitrine se soulevait si péniblement.

Oui, puisse-t-il nous revenir en bonne santé ! Je souffre de son absence, c'est un Westflamand si bon, si simple et si doux.

La Sœur m'accompagna jusqu'à la porte, mais avant de partir, je dus accepter encore un verre de bière.

« Allez, mon garçon, bonjour et courage », me souhaita-t-elle alors.

La porte se referme doucement derrière moi. Je me retrouve sur la grand route; là des autos ronflent, comme impatientes de partir pour le front. Elles sont chargées de munitions.

On bombarde Malines et Alost.

Les canons grondent. Quelle différence entre le calme de l'hôpital et le mouvement tumultueux de la guerre!

Et maintenant je monte la garde le soir avec mon fidèle compagnon, mon fusil ! Ils peuvent venir ! »

« Aujourd'hui de nombreux réfugiés sont venus de Malines. Ils ont raconté des horreurs qui ont fait se braver bien des poings... Que nous réserve la nuit ?... Je vais à travers l'obscurité vers la ferme, où je loge... Oui, que nous réserve la nuit ?... Bonne nuit, mes bien-aimés à R., à O., à S., et vous à W... en Amérique. Bon repos, je pense à vous... »

Lorsque j'arrivai à la ferme, la porte, contrairement à l'habitude, était fermée. Je frappai et on me laissa entrer.

« Pas de dérangement ? » demandai-je.

« Non, mais nous sommes en train de prier ». Et la fermière continua. Elle, son mari et les enfants étaient à genoux sur le parquet. Ils récitaient une prière de circonstance pour la guerre.

« Ce sont des temps calamiteux, déclara le paysan. Nous prions avec ferveur. Il y en a beaucoup qui rient, mais cela ne nous gêne pas.

Je fus heureux de dire que je les approuvais et que je faisais comme eux.

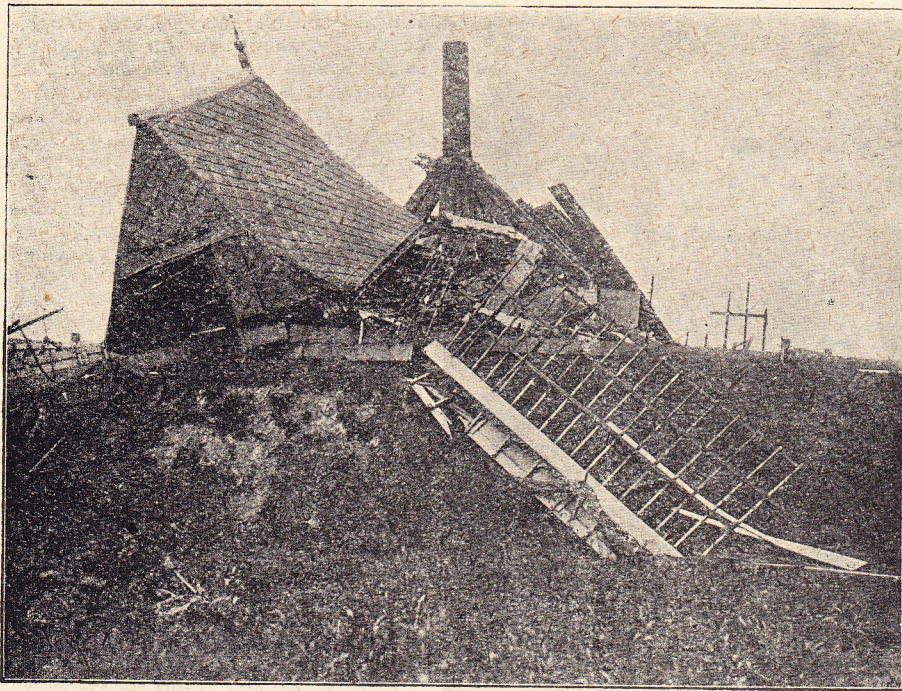
Le fermier et sa femme sont indécis. Ils voudraient fuir en Hollande. Mais l'homme quitte à contre-cœur sa ferme, son bétail ; il a travaillé et peiné pour eux pendant six ans. Et maintenant il faudrait tout abandonner ! Il ne faut pas songer à vendre. Les acheteurs n'offrent pas d'argent. Et les fermiers décident d'attendre. »

N'est-il pas intéressant de jeter ainsi, de temps en temps, un coup d'œil dans l'âme du soldat ?

Waelhem est encore tranquille, bien que bondé de soldats et tout rempli de l'affairement militaire.

Des troupes du génie veillent le long de la Nèthe. Le pont a été fortifié. Sans doute entre Waelhem et le front il y a encore Malines et surtout le fort. Mais la situation ne peut-elle se transformer rapidement ?

Le petit village de Waerloos a perdu son clocher. On l'a fait sauter, afin d'enlever un point de repère aux Allemands. Tout autour des paysans travaillent encore



Moulin détruit par un taube à Eppeghem.

dans les champs. Là-bas le pont, la seconde sortie, et ici la quatrième. Mais toujours se pose la même question : « Combien de temps encore? »

La même incertitude régnait également plus loin, à Duffel, où un pont pour piétons et un pont-rail sont jetés sur la Nèthe et où l'importante chaussée de Malines à Lierre traverse le village. C'est là que l'on vit le flux et le reflux des réfugiés de Malines, que l'on vit aussi le mouvement des soldats battant en retraite.

« Au déclin du jour, raconte le lieutenant J. Gernaert, (1) je vis revenir passer la Nèthe les débris d'une compagnie de chasseurs. Le brave sous-lieutenant auxiliaire qui la commandait, blême encore, les dents serrées, mais merveilleusement maître de lui, me raconta chemin faisant : « Je viens, hélas! de perdre une notable partie de mon effectif. Nous occupions, non loin d'Eppeghem, la même rive de la Senne, que l'ennemi.

Quand l'ordre de battre en retraite nous parvint, l'unique passerelle que nous eussions pu emprunter, était balayée par des mitrailleuses, qui fauchèrent les premiers de mes hommes tentant de la franchir.

Force nous fut de longer, en nous effaçant, les berges herbeuses et escarpées de la Senne.

Nous avançons en colonne, nous cramponnant au gazon, pour ne point glisser dans les eaux tumultueuses.

La tête de notre file parvenait à se maintenir; mais, bientôt, sous nos pas, le terrain détrempe commença de céder, les herbages ne résistèrent plus à la traction des corps chavirés et, par grappes entières, mes infortunés soldats roulaient dans la rivière limoneuse où ils demeurèrent engloutis.

Pouvais-je leur porter secours Au ras du chemin de halage, la mitraille crépitait, de plus en plus acharnée.

Ah! les pauvres garçons. C'était navrant et je rugissais d'impuissance!

Là, aux bords de la Nèthe, les nuits étaient toutes pleines de mystères.

Ainsi le lieutenant Gernaert raconte que tandis qu'il montait la garde près du pont du chemin de fer, il reçut un soir un petit billet ainsi conçu :

« Faire spécialement attention cette nuit!

» Lire cette note aux hommes du Détachement et aux Carabiniers.

» Douze autos sont signalées, occupées par des officiers (ennemis) portant « un uniforme semblable à celui de nos officiers d'artillerie »; les occupants des quatre premières autos ont un brassard rouge. »

Le capitaine commandant le détachement,
X. »

« Il était neuf heures, dit Gernaert, et déjà s'annonçait « la pâle clarté qui tombe des étoiles ». Je commandai une vingtaine d'hommes du génie et autant de carabiniers. Des cartouches furent distribuées et, dans le plus grand silence, ayant disposé des flancs-gardes, nous gagnâmes les abords du pont-rail.

Les hauts talus du chemin de fer étaient, dans trois des angles formés par la voie traversant la Nèthe large de cent mètres, plantés d'acacias touffus créant un couvert favorable à l'approche d'un ennemi décidé.

Cette futaie prestement abattue, mon escouade occupa les postes que je lui désignai, avec défense formelle d'ouvrir le feu, sans mon commandement.

Nous étions, depuis une heure peut-être, dans cette situation, lorsque nous vîmes, vaguement d'abord, dans la buée nocturne de ces terres basses, puis plus distinctement, s'avancer, en file indienne, avec d'infinies précautions, le long d'une sombre haie vive, des silhouettes que nous reconnûmes enfin, pour être des artilleurs.

Les cœurs battaient et, à voix très basse, je confirmai ma défense catégorique de tirer sans mon ordre, laquelle, de bouche en bouche, mes hommes se transmièrent.

Dans l'impressionnant silence, le bruissement des herbes foulées nous parvenait de plus en plus difficilement.

A voix plus basse encore, j'ordonnai : « En joue, ne tirez-pas! »

Puis, à trente pas, je clamai : « Qui va là? »

— « Artilleurs du fortin de Duffel », me fut-il répondu.

— « Haut les mains » m'écriai-je, tandis que, dans la brume, quelques-uns de mes hommes, baïonnette au canon, se précipitaient.

En réalité, le commandant du « Fortin de Duffel » avait reçu une communication analogue à celle qui m'avait été adressée et, pour nous prêter main forte, il nous envoyait dix de ses artilleurs.

Si nous eussions manqué de sang-froid, il ne fût point resté un seul homme du détachement de secours!

Quant aux autos mystérieuses on n'en trouva pas la moindre trace. En fait il circulait si souvent des rumeurs

(1) « De Duffel à La Clinge ».



Le général von Einem, commandant de la III^e armée.

étranges. Et il arriva que dans la nuit ou par temps de brouillard, par suite de l'énerverment anxieux de la guerre, on tira sur les troupes amies.

C'est à Duffel aussi que l'on vit les premiers prisonniers allemands; ils prétendaient avoir combattu sur le front russe, d'où ils avaient été envoyés vers l'ouest en huit jours.

En face de l'église de Duffel, il y avait un hôpital, où déjà de nombreux soldats et officiers blessés recevaient les meilleurs soins. Là aussi se trouvaient 600 aliénés, dont nous aurons l'occasion de décrire les navrantes aventures.

Et voilà comment on attendait les événements près de la rivière, qui constituait une importante position. Le siège d'Anvers n'avait pas encore commencé, mais la grande tragédie était très proche, et le génie était prêt à faire sauter le grand pont au premier commandement.

On travaillait aux forts avec ardeur. De fortes équipes d'ouvriers s'y rendaient chaque matin munies de pelles et de bêches.

Dans les villages aussi on avait rappelé la garde civique, qui avait à remplir à l'intérieur de l'enceinte fortifiée un service plus pénible que dans le reste du pays.

À cette extrême limite il y avait bien de-ci de-là un ménage qui fuyait, mais la plupart des gens restaient chez eux avec une entière confiance, persuadés que l'ennemi serait chassé du pays; et les nouvelles de la Marne ne contribuaient pas peu à entretenir cet optimisme.

Plus loin encore sur les bords de la Nèthe, également à la limite de l'enceinte, se trouve la vieille et gracieuse petite ville de Lierre, avec sa belle église Saint-Gommaire et sa superbe tour, son béguinage et maints autres édifices remarquables.

Lierre courait un réel danger et en cas de siège elle devait être naturellement attaquée l'une des premières. On enleva des églises et des musées les objets les plus précieux pour les mettre à l'abri. La chasse de Saint-Gommaire partit au milieu de la nuit. Tous les ans seize

robustes Lierrois l'avaient portée en une procession solennelle sur un dais peint en rouge, dans les rues de la ville. Maintenant on se glissait le long des maisons silencieuses, mystérieusement.

On cacha également le célèbre triptyque de la Colégiale : « Le mariage mystique de la Sainte Vierge ».

Lierre regorgeait de soldats; des régiments allaient et venaient, mais beaucoup de jeunes gens sortaient de la joyeuse petite cité pour aller à la mort. Et lorsque les compagnies revenaient du front, on constatait la disparition de certains camarades, qui avaient laissé leur jeune et belle vie là-bas, dans ces villages d'où les Lierrois avaient vu arriver des flots de fugitifs et où le soir ils voyaient s'élever de lugubres brasiers.

Des volontaires avaient été envoyés en hâte et allaient avec des centaines d'ouvriers travailler aux forts ou le long de la Nèthe, qui s'étalait si paisiblement dans le gracieux décor de ses prairies.

On tendit des réseaux de fils barbelés, on éleva des barricades et tous ces préparatifs raffermirent la confiance des spectateurs dans le caractère imprenable de la forteresse d'Anvers.

On écoutait, du haut des remparts surtout, le grondement du canon et une grande tristesse s'emparait de la population à la vue des blessés qu'on ramenait.

Les maisons, les écoles, les écuries, les granges, les églises mêmes étaient remplies de réfugiés, et lorsqu'il fut impossible d'en héberger encore plus, les exilés élevèrent un véritable camp à la porte de Louvain.

« Il y avait là des malades qui se lamentaient, implorant du secours, rapporte Frans Verschoren, l'écrivain connu. (1) Un enfant naquit au milieu des champs.

» Les gens s'entraidaient tant bien que mal, mais il n'était guère possible de prendre des mesures efficaces contre ce flot montant de misère humaine.

Bien des personnes avaient ressenti l'horreur de la tyrannie allemande. Puis l'ennemi les renvoya.

« Nach Antwerpen! » était leur nouveau cri de guerre.

« À ce moment, nous étions bien cinq cents, raconte une femme, car il était arrivé de nouveaux prisonniers de tous côtés.

Nos bourreaux nous ayant relâchés, nous marchâmes sur la route entre deux bois de sapins, lorsque tout à coup une fusillade éclata devant nous.

Et les Boches derrière nous, tiraient aussi!... Nous étions pris entre deux feux... C'était terrible!... Bien des gens prirent la fuite à travers champs, d'autres se cachèrent derrière les maisons qui bordaient la route. Les feuilles, que les balles arrachaient aux arbres, nous tombaient dru sur la tête.

Sur la route nous reconnûmes enfin des soldats belges. Hommes et femmes levèrent les bras, moi, je tendis mon enfant au-dessus de ma tête pour montrer que nous étions des fugitifs. Nos soldats s'en aperçurent et, de loin, nous firent signe d'accourir au plus vite. Ils cessèrent le feu. Nous nous élançâmes à toutes jambes et bientôt nous fûmes en sécurité. Quelle joie!

Nous étions arrivés auprès d'une rivière; les soldats nous firent passer l'eau dans des barquettes. Nous n'étions plus alors qu'une centaine. Nous trouvâmes là un soldat belge blessé que mon mari conduisit dans une brouette pendant plus de deux heures.

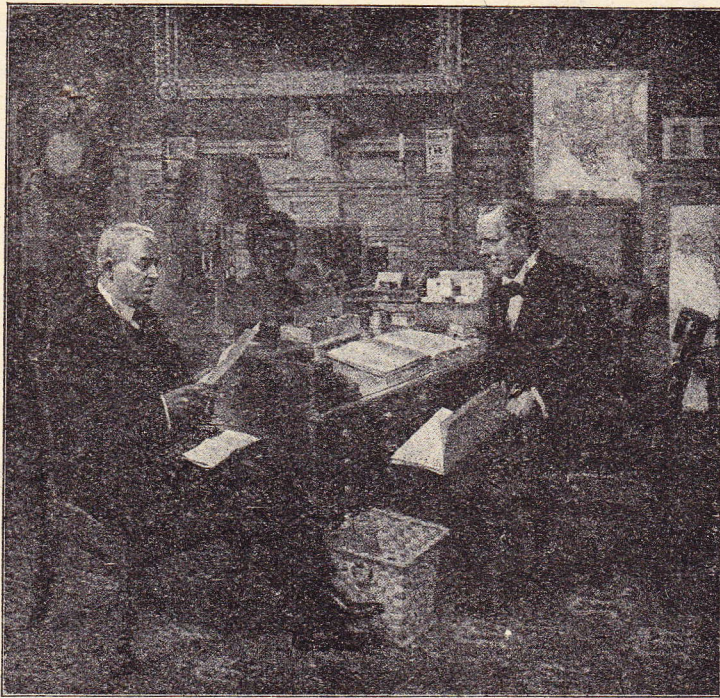
Puis une automobile de la Croix Rouge recueillit le blessé et nous continuâmes notre chemin pendant bien des heures encore, exténués et affamés. Partout sur notre route les gens s'étaient enfuis. Maintenant nous sommes ici!... Où serons-nous demain?...

Le peu d'argent que nous avons, nous l'avons enfoui dans notre cuisine. Retrouverons-nous jamais un sou?...

Des gardes civiques s'occupèrent de ces malheureux et collectèrent de l'argent pour leur venir en aide. Car Lierre aussi avait sa garde civique et leur service n'était pas une sinécure, si près de la ligne des forts. Ils étaient chargés notamment d'occuper les ponts, les routes conduisant à la ville, la gare, l'usine à gaz, et de faire des patrouilles le long de la Nèthe, sur les lignes du chemin de fer et dans les rues.

L'autorité militaire intervint à Lierre pour faire évacuer la masse des réfugiés. Ceux-ci durent quitter la ville pour

(1) « Le martyr de Lierre. »



M. Winston Churchill, ministre de la marine, (à droite) en conférence avec l'amiral Lord Fisher.

retourner sans délai dans leurs foyers ou poursuivre leur route vers Anvers, d'où ils pouvaient au besoin être embarqués pour l'Angleterre.

Les gendarmes étaient chargés d'exécuter cet ordre sévère et allaient de porte en porte.

Et le triste cortège, encombré de paquets et de colis, s'en fut plus loin ».

F. Verschoren fait à propos de ces malheureux réfugiés un récit qu'on ne lira pas sans émotion :

« Une voisine vint sonner un jour chez la garde civile qui s'intéressait aux fugitifs. Elle vint lui parler en faveur d'une vieille femme de Malines, qui était malade et alitée.

Le garde trouva la malheureuse étendue sur un grabat, pleurant amèrement; en le voyant elle lui saisit les mains et d'un ton suppliant :

— Ah, mon bon Monsieur, aidez-moi; je vous en prie, ne m'abandonnez pas!... Ma maison a été démolie par un obus. Mon fils m'a transporté dans une brouette, car je suis paralysée. Nous avons passé la nuit dans une grange à Duffel; de là nous sommes arrivés ici chez ces braves gens, qui veulent bien nous garder encore, mais les gendarmes viennent de me dire que je dois rentrer à Malines! Cela est totalement impossible, n'est-ce pas? Mon fils est allé à Anvers pour voir s'il n'y a pas moyen de me loger là. Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, je suis tellement malheureuse!... Feu mon mari était forgeron. Un jour, en travaillant dans sa forge, il fut gravement blessé à la tête par un éclat de fer. Pendant neuf semaines il resta entre la vie et mort. Il guérit, mais dans la suite, il eut souvent des crises nerveuses, des accès de véritable rage. Personne dans la famille n'osait rester auprès de lui quand il avait une crise. C'était terrible, aussi je devais lutter contre lui, je devais même le ligoter sur son lit. Dans sa peur folle il s'écriait constamment : Les gendarmes sont là, les gendarmes!... Et maintenant, Monsieur, ils sont vraiment là pour moi!... Oh, ne m'abandonnez pas, je vous en supplie!...

Elle était tellement surexcitée qu'elle tremblait de tous ses membres et le garde se vit obligé de la calmer comme on apaise un petit enfant.

— Vous serez secourue, ma brave femme, il y aura bien moyen de faire quelque chose pour vous... Vous ne rentrerez pas à Malines, cela est totalement impossible. Mais restez calme, je vous aiderai... Je reviendrai

tantôt et pour sûr je vous apporterai de bonnes nouvelles.

Il se rendit à l'hôtel de ville. On lui conseilla de chercher à loger la femme dans un hospice ou à l'hôpital où elle serait plus en sûreté.

A l'hôpital les salles étaient remplies de blessés. Des sœurs de charité et des docteurs affairés traversaient les salles à pas rapides. Dans la froideur blanche du corridor silencieux, le garde croisa deux sœurs portant une civière : sous un linceul blanc se dessinait la forme anguleuse et rigide d'un cadavre. C'était un jeune héros blessé qui venait de mourir.

Le garde salua avec émotion le lugubre cortège. Il entra au parloir et attendit la Mère supérieure. L'affaire fut vite arrangée : Oui, certes, pour un cas pareil il y aurait encore une place disponible. Le lit serait prêt pour le lendemain à huit heures.

La vieille paralytique reçut la bonne nouvelle avec une joie émue. »

Mais si on évacuait les réfugiés, il en venait chaque jour des fournées nouvelles.

Le bétail fut emmené par les paysans des villages environnants. Des troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, de chevaux trouvèrent un refuge derrière la ceinture des forts où on les croyait en sécurité. Les pauvres bêtes étaient épuisées par la faim, la soif et la fatigue des longues marches.

Les maigres prairies autour de la ville regorgeaient de bestiaux et la nuit l'on entendait les vaches et les veaux beugler lamentablement.

Dans les rues de pauvres bêtes, exténuées de fatigue, restaient étendues, haletantes, pendant des heures et des heures, incapables de continuer leur route. De leurs yeux stupides elles regardaient autour d'elles : elles restaient couchées, la gueule baveuse, le souffle court, attendant patiemment le moment où les coups de fouet donneraient le signal du départ.

Les premiers prisonniers de guerre arrivèrent dans la ville : une charretée de Landsturmiers, ventrus, à longues moustaches rousses, en vestes grises, affalés sur les bancs du véhicule avec des mines impassibles, piteuses.

Puis ce furent des blessés, avec des bandages blancs, ensanglantés, dans des autos ou des charrettes que l'on conduisait vers les postes de secours, établis par la Croix Rouge. Nos glorieux blessés recevaient les premiers soins



Cuisine de campagne prise aux Allemands.

des mains de gentilles Lierroises, faisant office de sœurs de charité.

Des soldats revenaient du champ de bataille, noirs comme des diables, couverts de la poussière de nos routes et de la poudre du combat, harassés de fatigue, avec des yeux où se lisaient encore les violentes émotions de la lutte. Les habitants les regardaient passer avec un attendrissement indicible, car l'admiration, la pitié, la reconnaissance remuaient tous les cœurs à la vue de nos jeunes héros.

Des autos défilaient incessamment; une animation fébrile agita la petite ville.

Puis, au début de septembre, un événement extraordinaire vint mettre toute la ville en émoi.

Un matin, de bonne heure, deux autos militaires stoppaient à la Grand' Place et le Roi descendit devant l'hôtel de ville avec quelques officiers!... Dès ce moment le grand quartier général était établi à Lierre.

Une demi-heure plus tard toute la place était couverte de curieux. La garde civique, chargée du service d'ordre, dut tenir la foule à distance; toute la journée et les jours suivants les Lierrois purent donner libre cours à leur curiosité, vivement excitée par cet événement extraordinaire et imprévu.

Ce n'était pas un rêve : Le Roi était vraiment à Lierre...

On avait espéré sa visite à l'occasion des fêtes de Saint-Gommaire, l'année suivante... Maintenant le Roi était là, tout à fait à l'improviste et il y séjournait en toute simplicité.

Comme un bourgeois ordinaire il logeait chez le bourgmestre. Le matin, après son arrivée, le maître avait fait préparer en toute hâte un repas royal, à l'anglaise. Le déjeuner devait être servi par un domestique en habit, grave et imposant, qui avait gagné ses chevrons en servant la table lors des banquets somptueux, organisés chaque année par les « Fils de la Nêthe » et par « La Sainte Cécile ». Mais le Souverain, dans sa royale simplicité, ne désirait aucun appareil : il se contenterait d'un œuf et du pain de nos soldats!... N'était-il pas en ce moment, simplement et uniquement, soldat du pays et de son devoir!

La nouvelle se répandit bientôt et les Lierrois, émerveillés, regardaient avec une admiration croissante ce Roi héros quand il venait se promener familièrement à la Grand' Place, les mains dans les poches, la cigarette aux lèvres, faisant les cent pas entre deux généraux, parlant paisiblement, prenant l'air, avant de se remettre au travail dans une des salles de l'hôtel de ville.

Un beau matin le Roi devait être rasé. Il était venu

sans suite, sans appareil, en simple militaire. On fit venir le coiffeur de la rue d'Anvers.

Lorsque la nouvelle sensationnelle fit irruption dans le salon de coiffure, un client était confortablement installé, la face bien savonnée, une joue à moitié rasée... L'émotion du coiffeur fut telle que sa main levée, tenant le rasoir, resta tout à coup immobile dans l'air... Comment?... Quoi!... Raser le Roi!... Dis donc, Jeanne, je dois aller raser le Roi!... Vite, un nouveau tablier!... Charles, dépêche-toi, un nouveau rasoir!... Rase Monsieur, car je ne peux faire attendre Sa Majesté!... Femme, ma valise, tu sais bien, ma nouvelle valise et une boîte de poudre de riz, et un flacon de violette... et d'héliotropel!...

Notre figaro, rayonnant et portant à la main sa belle valise toute neuve, traversa fièrement la rue, se dirigeant vers l'hôtel de ville. Sur son passage il annonça la grosse nouvelle à ses amis et connaissances : il allait raser Sa Majesté, qui l'attendait à l'hôtel de ville!... Le client royal se laissa raser très simplement, comme le premier venu...

Lorsque la besogne fut terminée, le Roi sourit et remercia affablement... Comme bien l'on pense, tous les clients du coiffeur connurent bientôt cette histoire extraordinaire, cet honneur insigne qui de la Maison Charles rejaillissait sur ses clients. Aussi notre coiffeur eut bientôt découvert le moyen ingénieux d'en perpétuer le souvenir pour en tirer un profit durable. Il parla discrètement de son projet à son client, Monsieur le Sénateur, qui lui promit généreusement aide et assistance. Le coiffeur devait, dans une pétition au Roi, demander l'autorisation de placer sur la façade de sa maison, en lettres d'or, l'inscription honorifique suivante : « Coiffeur de Sa Majesté le Roi Albert. »

Pendant que notre avisé figaro travaillait ainsi à la gloire de sa « Maison », de nouveaux événements sensationnels venaient sans cesse alimenter la curiosité de nos bons Lierrois. Les officiers étrangers, attachés au service du grand état-major, circulaient en ville. Les curieux, stationnant à la Grand' Place, à l'affût de nouvelles, les reconnurent bientôt à leurs différents uniformes. On se les montrait du doigt : Ça, c'est un général français... Celui-là, c'est un Anglais... Voilà l'officier russe... Et on se racontait les moindres détails de leur séjour à Lierre.

Un jour les officiers, mettant à profit quelques heures de loisir, visitèrent les curiosités de la vieille petite cité flamande. Ils entrèrent à l'église Saint-Gommaire pour admirer la fine dentelle de pierre de son merveilleux jubé gothique.



Terrain inondé aux environs d'Anvers.

Depuis des semaines la vieille tour était muette. Les Lierrois s'étaient habitués à ne plus entendre leur carillon, qui jadis, tous les quarts d'heure, égrenait ses chants joyeux au-dessus des toits de la ville.

En l'honneur des visiteurs étrangers le carillonneur fut appelé à se faire entendre ce jour-là. Soudain, au grand ébahissement des Lierrois, qui stationnaient à la Grand'Place ou flânaient sur les boulevards autour de la ville, la vieille tour grise de Saint-Gommaire se mit à chanter...

Ecoutez, le carillon chante !... Dans un mouvement de joie spontanée et de fierté patriotique, les Lierrois transportés se mirent à chanter aussi : la « Marseillaise », « God save the King », l'« hymne russe », enfin la « Brabançonne » et le « Lion des Flandres »... Ces chants successifs que la vieille tour grise de Saint-Gommaire faisait vibrer dans l'air, n'était-ce pas un hymne de triomphe ?

Le carillonneur raconta plus tard qu'il avait entendu, du haut de la tour, chanter toute la ville et que l'officier russe, en reconnaissant l'hymne de sa patrie, avait accompagné le chant, agitant les bras avec enthousiasme, les yeux remplis d'une émotion qu'il ne parvenait pas à maîtriser...

C'était poignant et sublime, ce chant d'airain s'éparpillant dans l'air par la bouche de Saint-Gommaire, comme un chant de bonheur et de fierté nationale, lancé aux quatre vents du ciel par dessus les toits, jusqu'à l'horizon lointain où grondaient les canons ennemis...

Mais le chant se tut, et la voix des cloches resta muette pendant des mois et des années...

Entretemps dans le lointain les canons de bronze chantaient leur chant de destruction et de carnage. La tempête se rapprochait impitoyablement, l'ouragan de fer et de feu soufflait sans interruption.

Un vendredi soir, à la fin de septembre, une automobile arriva à la Grand'Place. Jugez de l'émotion de nos bons Lierrois, quand ils virent descendre un officier boche enveloppé dans son grand manteau gris. Il avait les yeux bandés. Il monta les marches de l'hôtel de ville et arriva en trébuchant au haut du perron.

Les fenêtres, qui étaient grandes ouvertes, furent fermées aussitôt, ce qui excita vivement la curiosité des badauds. Le secret fut bien gardé pourtant ; aussi les Lierrois en furent-ils pour leurs frais d'imagination. Une heure après, l'émissaire au long manteau gris reparti, les yeux bandés, comme il était venu. L'incident fut vite oublié par le grand public. Il se passait tant de choses, alors !

Les jours suivants des avions s'aventurèrent au-dessus de la ville. Dès que le bruit du moteur se fit enten-

dre et que les gens eurent reconnu la croix allemande sur les ailes, les gardes civiques se mirent à tirer des coups de fusil sans avoir reçu d'ordre. Ils étaient convaincus de ne pouvoir atteindre les avions ennemis, mais leur ardeur guerrière était irrésistible ; ils voulaient à tout prix barrer la route à ces engins infernaux et empêcher leur œuvre d'espionnage.

On ne songeait donc plus à la visite de l'officier boche. Mais deux ou trois jours plus tard, le Roi et son état-major quittèrent la ville pour aller s'établir à Tamise, sur l'autre rive de l'Escaut. »

L'ère des jours sombres allait s'ouvrir pour Liège comme pour l'ensemble de l'enceinte fortifiée.

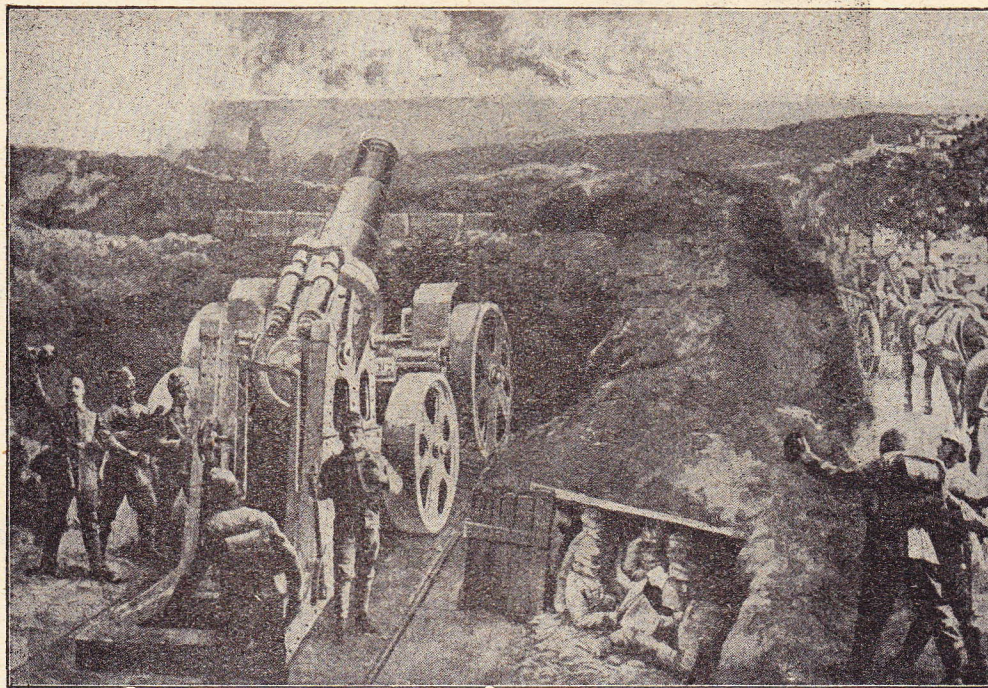
A ANVERS ET A BRUXELLES

Le gouvernement belge résidait donc encore à Anvers. Il résolut d'envoyer une commission en Amérique, où le service de propagande allemand essayait de nuire à notre cause par d'indignes calomnies. La délégation était composée de MM. Carton de Wiart, ministre de la justice, qui en devint président avec le titre d'envoyé extraordinaire de S. M. le Roi des Belges auprès du président des Etats-Unis, de trois ministres d'Etat choisis dans chacun des grands partis politiques : MM. de Sadeleer, Hymans et Emile Vandervelde, et du comte de Lichtervelde, qui remplissait les fonctions de secrétaire. Elle avait quitté la métropole le 30 août et avait été reçue en audience par le Roi d'Angleterre le 1er septembre. Elle exprima au Souverain britannique la reconnaissance de la nation belge pour l'aide qui lui avait été accordée.

L'empereur d'Allemagne devait être au courant de ce voyage, car la veille du jour où la mission débarquait à New-York, Guillaume II envoya son fameux télégramme au président Wilson. Dans ce document il calomniait cyniquement les Belges, prétendant que nos compatriotes et les femmes surtout avaient commis des atrocités envers des blessés allemands, ce qui avait nécessité de sa part de pénibles mesures de représailles. « Mon cœur saigne pour Louvain », déclarait hypocritement le chef suprême de l'armée allemande.

Le 16 septembre nos délégués furent reçus à la Maison Blanche. M. Carton de Wiart y prononça un discours et le président des Etats-Unis rendit hommage au peuple belge et à son Roi.

La mission fut l'objet d'un accueil cordial dans les principales universités, notamment à New-York, Howard et Chicago. Elle se rendit ensuite au Canada, où la population la reçut avec un grand enthousiasme.



Mortier autrichien en position.

Anvers restait pour ainsi dire l'âme de la résistance belge.

Le mouvement intense y grandissait encore de jour en jour. L'usine « Minerva » fabriquait des autos blindées, qui rendirent bientôt de grands services. On prétend même que les nôtres parurent être les plus pratiques, bien que, contrairement à d'autres pays, nous ne nous fussions jamais occupés de la fabrication de ce matériel de guerre spécial. Des automobilistes et des motocyclistes se risquaient fort avant au milieu des lignes ennemies, détruisaient des voies ferrées, venaient en aide aux détachements et attaquaient l'ennemi à l'improviste. Le 5 septembre un groupe de nos motocyclistes s'aventura jusqu'à Montigny-les-Lens, dans le Hainaut, et y endommagea la ligne Bruxelles-Nord de la France, alors si importante pour les Allemands. En guise de représailles l'ennemi incendia quelques maisons de civils parfaitement innocents.

Au cours de la deuxième sortie il y eut des combats isolés sur d'autres points situés en dehors de l'enceinte fortifiée. C'est ainsi que le 16 septembre les Allemands bombardèrent à nouveau la ville de Termonde déjà si gravement éprouvée. L'hôtel de ville subit de nouveaux dégâts.

Pendant la sortie on vit à Anvers un grand nombre de blessés. Les ambulances y étaient fort nombreuses, comme nous l'avons dit précédemment. Dans plusieurs écoles on donnait des repas aux enfants des soldats et à d'autres enfants aussi, à savoir ceux des chômeurs.

Les volontaires continuaient à affluer, mais, fait étrange, on en renvoya bientôt des groupes entiers dans leurs foyers respectifs, sous prétexte qu'il n'y avait pour eux ni casernement, ni équipement, ni nourriture disponibles.

Ce n'est que plus tard que les volontaires purent rendre des services. Fritz Francken, le soldat-poète, décrit en un langage pittoresque sa carrière de volontaire.

« C'était, dit-il, vers le mois de septembre 1914. Nous vivions à Anvers dans une attente pleine d'angoisse, et cependant les Anversois se croyaient à l'abri derrière la légendaire ceinture de leurs forts. Les chansonniers populaires célébraient les exploits comiques de la garde civique: des Zeppelins lancaient des bombes sur la ville: les murs des édifices publics étaient tapissés d'affiches toujours renouvelées. La population tout entière viva-

lisait de charité et de bonne humeur. Nous, jeunes gens, nous trépigions d'impatience, à l'idée d'aller rejoindre nos camarades sur le champ de bataille.

Je dus attendre l'appel de ma classe; né en 1893, le 17 avril, qui était même un jour de grève générale, et ajourné l'année précédente en raison de mes études, je devais donc entrer au service cette année. Mon frère, plus jeune que moi d'une année, devait prendre les armes en même temps. C'était parfait! Nous ferions notre service ensemble.

Le 21 septembre 1914 nous partîmes. Nous avions reçu notre convocation. Nos braves parents pleurèrent amèrement, lorsque leur chère progéniture quitta le petit nid. Mais un bon mot et un cordial baiser d'adieu réussirent bien vite à mettre leur moral au diapason officiel. Une poignée de main à gauche et à droite, auprès des amis et des proches, et nous prîmes le chemin de la gare.

Vers Hemixem! Là nous fûmes logés à dix chez un brave marchand de lait.

Nous nous adaptâmes à notre nouvelle vie comme de parfaits bohémiens.

Au bout de trois jours nous étions vêtus d'un uniforme flambant neuf. On nous soumit à la plaine d'exercices à un entraînement si intense que nous tournions comme des toupies. Un caporal fort jeune commandait. C'était un petit homme énergique, car lorsque je virais à gauche au lieu d'aller à droite — étant donné que mes pensées erraient à cent milles de lui — il m'accablait de jours d'arrêt et de consigne et me lançait à la tête une avalanche d'injures, bien faites pour déconcerter les plus audacieux et les plus cyniques.

Le huitième jour nous fûmes, au nombre de quatre mille « bleus » environ, hissés dans un train de marchandises. Nous croyions partir pour Anvers, mais à notre descente du train, nous nous trouvâmes à Rumpst. C'était une nuit très noire. Dans le lointain Malines brûlait. Les canons grondaient sans répit. Cela impressionnait nos âmes de soldats toutes fraîches.

Le prologue du siège d'Anvers avait commencé à grand orchestre. Les projectiles sifflaient dans l'espace au-dessus de nos têtes et faisaient trembler la terre sous leur formidable explosion.

Cette nuit-là nous ne pûmes fermer l'œil.

Le lendemain nous marchâmes vers Waelhem.